

Esperanza Productions
et SaNoSi Productions
présentent

un film de Nicolas Contant
et du Groupe Cinéma du centre Artaud

NOUS, les intranquilles



Esperanza Productions et
SaNoSi productions
présentent

Nous, les intranquilles

France 2017

83min, 1,85 – 2K couleur Son Stéréo

Date de sortie **2 mai 2018**

Nous, les intranquilles, long métrage documentaire co-réalisé par Nicolas Contant et le Groupe Cinéma du centre Artaud

Nous, les intranquilles commence au centre d'accueil psychothérapeutique Artaud. Le Groupe Cinéma du centre raconte la maladie, la thérapie, leur rapport au monde. Après un premier geste documentaire, le film devient participatif et met en scène son élaboration en collectif.

Les personnages cherchent à donner une image humaine de la folie. Ils s'amuse des idées reçues pour mieux les subvertir. En s'emparant ensemble du projet artistique, ils montrent qu'un autre monde est possible.

*Il y avait ce trou noir,
Ce bruit blanc envahissant qui nous rendait intranquilles.
Et la question qui revenait en boucle : un autre monde est-il possible ?*

*Je suis autre,
Tout comme chacun, car qui est « comme les autres » ?
Nous sommes tous autres*

*Je suis miroir
La folie des autres c'est sa propre folie qu'on ne veut pas voir
Nous sommes miroirs*

*Je suis intranquille, sans remède,
Ici entre l'infiniment grand et l'infiniment petit,
Nous sommes, nous, les intranquilles*

Distribution : Esperanza, Sonia Medina, sonia@esperanzaproductions.fr, 0601324578 ou
jordan@esperanzaproductions.fr

Presse : François Vila, francoisvila@gmail.com, 0608786810

Synopsis

Au départ de *Nous les intranquilles*, il y a une rencontre entre Nicolas Contant et Heval, Sophie, Fred, Umut, Faustine, Marieta, Matthieu, Christelle, Sébastien, Olivier, patients et soignants du centre Artaud à Reims. Nicolas leur propose de s'emparer des quelques cameras et micros qu'il apporte avec lui pour faire un film à inventer collectivement.

Le film se construit pour commencer à partir d'un regard d'auteur sur le centre, documentant les lieux, la vie, la camaraderie : en commentant une actualité plutôt angoissante, en faisant de la sculpture, dans le cadre de soins de beauté, en jogging ou en balade à la plage, on perçoit toute la convivialité, l'humanité, la fraternité qui lie ces personnes. Chacun s'investit à sa mesure dans le collectif, pour préparer le repas, un anniversaire, pour faire les courses ou tenir la comptabilité.

Lors de ces moments simples du quotidien, il y a la place pour livrer une parole intime sur la maladie psychique, comment chacun se débat avec force contre ses démons. En faisant la vaisselle, Monique raconte avec quel mépris elle est perçue par son entourage, et que si elle avait un cancer au moins aurait-elle suscité de la compassion plutôt que de la peur. Faustine raconte la difficulté à se reconnaître malade. Au café, Sébastien témoigne quant à lui des hallucinations auditives auxquelles il a du faire face, et comment celles-ci ont anéanti ses rêves, ses espoirs, au point qu'il avoue que sans soins il ne serait probablement plus là aujourd'hui. Alors qu'il entretient le jardin potager, Umut aborde la question épineuse des médicaments : nécessaires mais redoutables béquilles qui lui permettent d'exister tout en l'empêchant d'être tout à fait lui-même. Tout est question de dosage, de concertation avec le médecin, même si il voit comme un horizon utopique le fait de pouvoir se passer de la chimie. Quant à Agnès, lors d'une ballade à la plage, elle parvient à exprimer son insatisfaction sur les soins – rien n'est jamais idéal. Clément nous confie que le collectif, c'est bien sûr aidant, mais pas toujours facile non plus.

Les cafés et cigarettes rythment la journée, l'occasion de refaire le monde, d'un lieu à l'autre, de l'hôpital au centre de jour en passant par le jardin ou le centre ville. C'est *l'infiniment petit* du poème inaugural, qui n'est jamais loin de *l'infiniment grand*... En effet, en AG, il est d'abord question du prix du café et des pains au chocolat au petit déjeuner, puis du DSM : à l'heure d'une psychiatrie de plus en plus sécuritaire (loi sur les soins sans consentement) et comportementaliste (le DSM-5 est un catalogue de *dérèglements comportementaux*), à l'heure d'une psychiatrie qui raisonne en terme de symptômes plutôt que d'accueillir la maladie dans toute sa composante humaine, il faut entrer en résistante, faire du bruit. France Inter vient interroger Patrick Chemla, le chef de service, sur ces questions. Mais Matthieu d'Humapsy tient également à intervenir pour expliquer tout simplement à la journaliste que « ce qui est grave ce n'est pas la folie, c'est la souffrance ». Et lorsqu'il voit les caissières de supermarchés, précarisées par des mi-temps sous-payés, il ne peut s'empêcher de penser que la folie n'est pas là où on l'imagine.

Si jusqu'ici, le Groupe Cinéma collabore techniquement à la fabrication du film (prise de son par les patients) le film devient ensuite davantage participatif : le fil continu du quotidien est interrompu par des courts métrages très personnels et créatifs réalisés par les uns et les autres.

Sophie met en parallèle des images assourdissantes et oppressantes de la ville avec l'ambiance cotonneuse d'un paradis perdu. Faustine projette des gargouilles angoissantes sur son visage tandis qu'elle traverse la ville. Fred dédouble son visage grâce à un dispositif de vidéoprojection. Marieta s'inquiète des ombres qui habitent une grande place rémoise. Geoffrey compile des images d'internet qui le hante. Anifa nous invite dans sa conversation texto avec son psy. Laetitia interprète un poème de Jacques en essayant de toucher les nuages et ne parvenant qu'à attraper des objets inanimés.

Certaines créations sont plus collectives : Fred, Sébastien et Marieta se chargent de postsynchroniser parodiquement une réunion de soignants. Les membres de l'association de patients Humapsy se mettent en scène en groupuscule de rebelles clandestins militant pour une psychiatrie plus humaine. Le Groupe Cinéma s'invite dans les images d'archives de Sarkozy lors de son discours d'Antony, dans lequel il judiciairisait la question de la souffrance psychique et libérait une parole sécuritaire et décomplexée. Et parce que la question politique est omniprésente pour tous ces membres du Groupe Cinéma, lorsque c'est nécessaire, il faut sortir manifester dans la rue pour se faire entendre : « Marche droit ou la santé mentale t'aura », « Labo, lobby, lobotomie », « Le délire parle à celui qui l'écoute », « La santé mentale c'est bon pour le capital » « Pas de contentions, de l'imagination »... Sur l'estrade d'une grande salle de meeting, Patrick Chemla, Matthieu et Jean Oury, au même plan, défendent la possibilité d'une autre psychiatrie, d'une réelle hospitalité.

Seulement l'ambition collective du film ne serait pas entière si la transmission s'arrêtait aux outils de prise de vues et de son. Alors, dans un travail qui s'apparente à du montage, le collectif de réalisation s'interroge sur ce que doit être le film, le regard à porter. On visionne des prémontages de séquences, on les commente, on repart tourner.

Bruno avertit Nicolas Contant que son film est vain : soit il montrera la violence de la psychiatrie et le public ne retiendra que cela, soit il l'occultera et alors le film sera mensonger. Mais en le disant, Bruno résout relativement ce paradoxe, en faisant exister la thématique sans ancrer d'image persistante dans l'esprit du spectateur. De même, le Groupe Cinéma s'interroge sur l'image d'une patiente en plein délire, prenant soin d'elle en décidant de ne pas monter l'image, sans mentir toutefois sur cette réalité puisqu'il en est tout de même question.

Rien n'est jamais acquis ou évident : ce qui constitue le collectif est en permanence à redéfinir. Et jusqu'au générique de fin, on voit les coutures de ce film en train de s'élaborer comme objet complexe, réflexif, critique, hétérogène, permettant la pluralité des regards : qui doit signer le film ?

Psychothérapie institutionnelle, par Patrick Chemla

Nicolas Contant explique qu'il a trouvé au centre Artaud un environnement stimulant pour son projet de film collectif, dans la mesure où ce centre de jour s'inscrit dans la continuité de la Psychothérapie Institutionnelle. Il s'agit d'un mouvement de pensée et de pratique qui met l'accent sur la dynamique de groupe et les relations humaines. La remise en cause de la hiérarchie soignés / soignants, l'élaboration par le collectif des règles de vie commune, l'acceptation de la singularité des êtres sont autant de principes à l'œuvre en Psychothérapie Institutionnelle. Mais bien au-delà, ce qui s'y joue du respect de l'autre, de la démocratie, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité est une mise en question de notre modèle de société dans son ensemble.

Patrick Chemla, psychiatre au centre Artaud, chef de service, psychanalyste et cofondateur du collectif des 39, développe cette approche :

Quelle est la spécificité de votre approche du soin au centre Artaud ?

Patrick Chemla - Une telle question suppose elle-même un soubassement historique : il n'existe pas en psychiatrie de techniques qu'il s'agirait d'appliquer aux patients, comme une idéologie scientiste actuelle voudrait le faire croire. L'approche de notre travail s'est tissée patiemment au fil des rencontres et de l'entrecroisement de deux époques historiques et culturelles.

Il y a d'abord eu pour la génération 68 les antipsychiatries des années 60 et l'espoir qu'elles ont porté dans la culture d'un renversement radical des valeurs : bien-pensance, hiérarchie verticale, patient chosifié objet d'un discours encore marqué par l'aliénisme. En Angleterre avec Laing et Cooper, et l'expérience d'une traversée possible de la folie par Mary Barnes, patiente ayant écrit son expérience. En Italie, Basaglia préconisait la fermeture des asiles et la prise en charge de la folie sur un mode communautaire, tout en niant malheureusement l'apport freudien, ce qui limitait l'expérience à une prise en charge sociale remplie de bonnes intentions mais niant le sujet du désir inconscient. Il était important pour nous de connaître ces expériences pour en saisir les limites par rapport à notre pratique initiée en 1980.

C'est par le biais de Roger Gentis que nous fîmes la jonction avec le mouvement de psychothérapie institutionnelle, que la génération de Mai 68 avait largement méconnu. La rencontre à St Alban avec Oury et Tosquelles fut déterminante, sans qu'il se soit jamais agi de copier un quelconque modèle. Nous avons déjà créé avec les patients un club thérapeutique dès 1980 : un lieu de mise entre parenthèses des statuts et des hiérarchies paralysantes, pour créer ensemble un espace d'hospitalité et un lien « d'entraide mutuelle ». Il nous fut très émouvant d'apprendre de la bouche même de Tosquelles qu'il avait eu la même idée, mise en acte dès son arrivée à St Alban¹.

En tout cas, c'est le club qui donne le fil directeur de notre travail et dont le projet ne saurait se cantonner dans un local. Il s'agit plutôt d'un état d'esprit, où patients et soignants tentent de faire œuvre commune, ce que le film *Nous, les intranquilles* montre de façon très vivante. Au fil du temps se sont ajoutées d'autres institutions : appartements thérapeutiques et associatifs, centre d'accueil à temps partiel, un GEM (Groupe d'entraide mutuelle) etc... Ce qui est essentiel, au delà du dispositif qui ne cesse d'évoluer, c'est la prise en compte dans le Collectif de chacun, patient et soignant, dans sa plus extrême singularité. La dimension du désir inconscient trame le soubassement des multiples réunions où chacun est amené à donner son avis. Un analyse institutionnelle permanente constitue le contrepoint indispensable qui limite les dérapages toujours possibles vers la confusion ou la tentation hiérarchique qui clôturerait un questionnement par nature inachevé.

C'est cette trame qui constitue le support pour des personnes en grande souffrance psychique et permet l'entraide et des soins mutuels. C'est également ce qui donne la possibilité de prises en charge psychothérapeutiques fondées sur l'écoute d'un dire en souffrance. Loin d'une caricature actuellement très à la mode, la thérapie analytique peut se produire dans ces conditions de liberté de circulation et de prise de décision. Le film met ainsi l'accent sur l'importance de l'accueil et d'une vie quotidienne en création permanente. Ce qui se trouve peu montré, y compris pour des enjeux éthiques, c'est le travail dans la clinique qui accueille les patients dans des moments de grande souffrance. Il existe une circulation permanente entre la clinique entre le centre Artaud, les clubs et GEM², le jardin de même que les ateliers d'expression artistique tenant des places essentielles du moment qu'il est pris dans la circulation entre les différents lieux de soins.

1 Sur cette histoire fondatrice on pourra se référer au livre *Caché dans la maison des fous* de Didier Daenynckx et aux ouvrages plus approfondis de Patrick Coupechoux.

2 GEM : Groupe d'Entraide Mutuelle, association de patients

De fait, vous vous trouvez en marge de ce qui se fait, en résistance à une certaine normalisation des pratiques ?

Patrick Chemla - La Psychothérapie Institutionnelle a toujours été à contre-courant, mais il est vrai que les temps actuels sont marqués depuis 20 ans par une lente destruction de la psychiatrie de secteur qui avait façonné la psychiatrie française depuis l'après-guerre. L'esprit de la Libération avait permis l'essor d'une psychiatrie dans la communauté, se décentrant de l'hôpital psychiatrique. Il est important de relever que seule une minorité de psychiatres et de soignants ont porté ces réformes indispensables, qui n'ont été reconnues par la loi qu'en 1986.

Nous portions dès les années 80 un projet de changement qui s'inscrivait dans cette perspective, paradoxalement désagrégée peu après que la loi ne soit promulguée. Des dizaines de milliers de lits ont été fermés en psychiatrie sans que les lieux alternatifs nécessaires ne soient ouverts. Nous sommes dans une situation de paupérisation mais surtout de retournement des représentations de la folie. Nous avons mis en exergue du site du collectif des 39 la belle phrase de François Tosquelles : « Sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie, c'est l'homme même qui disparaît ». Nous l'avons fait à un moment où c'est l'exact contraire qui se trouve mis en avant avec la remontée de l'imagerie du « fou dangereux », qui peut se juxtaposer ou s'articuler avec une idéologie scientiste prétendant trouver « la pierre de folie » dans le gène ou l'imagerie cérébrale. Notre démarche qui s'appuie sur la psychanalyse ne saurait méconnaître aucune des avancées des neurosciences, et nous utilisons s'il le faut des médicaments. Mais force est de reconnaître l'absence actuelle de retombée pratique des recherches en neurosciences³. Il n'empêche que c'est ce courant qui a pris aujourd'hui le pouvoir sur l'Université (et pas seulement en psychiatrie), laissant croire à la bonne promesse d'une « solution » de la folie rabattue sur le roc du biologique.

Notre approche qui se fonde sur le lien, et ce qui circule de l'un à l'autre, du geste à la parole, considère que les corps en présence des uns et des autres ne peuvent méconnaître leur bios, mais sont avant tout des corps désirants, inscrits aussi dans la culture et l'imaginaire politique d'une époque. Se tenir aujourd'hui dans une position émancipatrice nous fait rencontrer des résistances très vives, en particulier dans nos professions. Nous ne saurions nous contenter de réclamer plus de moyens financiers pour la psychiatrie, si ces moyens se trouvaient investis dans des recherches stériles et une inflation de la bureaucratie, des protocoles où nos démarches seraient pensées par avance. Se profile une normalisation, confondue avec l'abrasion des symptômes et l'inclusion sociale forcée de ceux qui le pourront. Les autres se retrouvant expulsés dans les marges, la rue, la prison, ou de trop courts séjours hospitaliers centrés sur la réduction de la déviance.

Au contraire organiser avec les patients, leurs proches, les Semaines de la Folie Ordinaire que nous tenons chaque année depuis 9 ans à Reims, est l'occasion d'un travail dans la Culture avec tous ceux et celles qui s'y prêtent. Nous constatons que dans le cinéma, la littérature et les arts, nous trouvons logiquement à chaque époque des interlocuteurs et des alliés contre cet imaginaire réducteur qui voudrait suturer cette faille au cœur de l'humain.

Pour aller plus loin :

<http://lacriee51.blogspot.fr>

<https://www.facebook.com/La-Criee-Collectif-de-Recherche-sur-l-Institutionnel-et-l-Ethique-470202906670002>

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/?cat=20>

On juge du degré de civilisation d'une société à la façon dont elle traite ses fous, par Utopia

Il y a sans doute un autre regard à porter sur la folie, que celui d'une forte croyance collective liée à la peur, l'ignorance, véhiculée par les médias, les politiciens mais aussi la médecine. Sans doute un regard différent à aller chercher dans des lieux peu conventionnels comme la clinique de La Borde, initiée par Jean Oury, figure de la psychothérapie institutionnelle, ou encore le centre de jour Antonin Artaud à Reims, où le fondateur Patrick Chemla, militant dans le Collectif des 39 contre la nuit sécuritaire, intègre ses patients à cette réflexion qui les concerne en premier lieu : quel est le sort que l'on réserve aux fous dans notre société ?

Ce n'était pourtant pas l'ambition du réalisateur Nicolas Contant que de répondre à cette question. Au départ, il était question de faire un film d'ordre politique, de trouver un collectif qui œuvre avec la vision d'une société non-hiérarchique et une certaine teneur intellectuelle. Si l'on peut s'étonner du choix du réalisateur sur un centre psychiatrique pour évoquer une initiative citoyenne et solidaire, c'est parce que le lieu est aussi propice à amorcer une aventure participative dans la fabrication d'un film.

Au centre Artaud, il n'y a ni blouse blanche, ni pyjama. Les médicaments, seulement si nécessaire, ne sont qu'un des éléments de la thérapie proposée par l'équipe de Patrick Chemla. L'enjeu est ici de tisser une relation les uns avec les autres qui permette une insertion à long terme dans la ville et dans la vie. En s'emparant tous ensemble du projet artistique, les patients démontrent alors par l'exemple qu'un autre monde est possible tout en abordant leur réalité, la maladie, les soins qui revêtent de multiples formes : revues de presse, ateliers d'art, sorties ou simples temps de partage autour d'un café.

A travers leur autoportrait, ils vont chercher à donner une image humaine, sensible de la folie. Une image recréée au moyen du dispositif cinématographique qui rendra possible la transformation et la mise en lumière de cet *autre*, fantasmé, caché, *intranquille*, miroir de soi entre l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Nous, les intranquilles révèle alors des sensibilités d'âmes pour devenir peu à peu un film collectif, politique (agissant donc dans la cité) qui témoigne d'une utopie concrète au quotidien. Celle-ci nous rappelle cette citation du psychiatre Lucien Bonnafé, « on juge du degré de civilisation d'une société à la façon dont elle traite ses fous ».

L'équipe d'Utopia / Avignon

www.cinemas-utopia.org/avignon/index.php?id=3613&mode=film

Faire collectif, par Mon Cher Watson

Convaincu que « construire la vie de manière collective permet d'avancer non pas dans une logique de l'efficacité, mais d'avancer plus justement », Nicolas Contant est parti caméra au poing en immersion au Centre de jour psycho-thérapeutique Antonin Artaud, à Reims.

Contre la violence et l'exclusion que provoquent l'enfermement et la classification des pathologies psychiques, le Centre Artaud met en pratique un principe de collaboration entre patients et soignants dans l'organisation des activités quotidiennes et le suivi des soins. Le collectif peut-il créer du sens pour des personnes en souffrances psychique ?

Le résultat : une expérience cinématographique où la réalisation est elle-même devenue collective (qu'ont à dire les patients sur eux-mêmes ?), où une esthétique brute se confronte à des intermèdes oniriques, où la question de la santé mentale s'efface pour laisser place à celle du vivre ensemble.

Rencontre avec Nicolas Contant, à l'occasion de la sortie de *Nous, les intranquilles* :

MCW - Bonjour Nicolas, quel est votre parcours d'auteur et réalisateur de cinéma documentaire ?

NC - Je viens de la prise de vues. Directeur de la photographie, formé à l'Ecole nationale Louis Lumière, je travaille sur des fictions aussi bien que sur des documentaires, et quelques clips. J'ai notamment travaillé avec José Luis Guérin, Aurélia Georges, Jean-Pierre Krief, Antoine Desrosières, Paul Vecchiali.

Je ne me sens pas vraiment auteur dans le sens où j'aurai des histoires à raconter. Mon dernier film, comme ceux que j'ai pu faire auparavant (*Sans savoir où demain nous mènera, Acte de naissance...*) et ceux que j'aimerais développer après celui-là, sont tous des films documentaires à dispositifs, c'est-à-dire qui se déploient à partir d'une impulsion de départ que je donne et dont j'imagine qu'elle produira une histoire qui me dépasse.

MCW - *Nous, les intranquilles* est un film réalisé dans un centre d'accueil psycho-thérapeutique, en collaboration avec les équipes soignantes et les patients. Pouvez-vous nous en dire plus sur votre démarche ?

NC - Mon intention était de faire un film collectif sur un collectif. Autrement dit, documenter par un geste partagé ce qui traverse un groupe sans hiérarchie, les possibilités qu'un tel fonctionnement offre, les tourments traversés, la charge subversive qu'il peut porter dans un monde entièrement hiérarchisé (dans l'entreprise, l'organisation du pouvoir politique, etc.).

J'ai donc cherché, à partir de mes expériences personnelles, des groupes militants, collectifs d'artistes, jardins partagés, associations... qui vivaient un fonctionnement horizontal. Je dois avouer que dans un premier temps je n'ai pas tellement trouvé d'expérience suffisamment intéressante ni explicite pour en faire un film. Jusqu'à ce que l'on me parle du Centre Médico Psychologique Antonin Artaud de Reims, inspiré par la psychothérapie institutionnelle. Loin de trouver un lieu parfait du point de vue du fonctionnement collectif, j'ai trouvé un lieu en recherche, dans une élaboration continue de ce qui fait le collectif, où la pratique alimente une réflexion théorique de fond. Il s'agit avant tout pour ce Centre d'être dans un processus. Et surtout, il y a une culture de la parole, ce qu'ils appellent l'intelligence collective, et cette formalisation quotidienne des enjeux et des problèmes était idéale pour faire un film.

Je suis donc allé quelques fois au Centre Artaud. A l'occasion d'une Assemblée Générale pour parler du projet, on a proposé que ça se passe dans le Centre et avec les patients. Ce procédé a fait débat, puis a été validé. Je suis donc revenu quelques mois plus tard, pour une durée de trois mois. L'accueil a été très généreux de la part des patients et des soignants. J'ai pris mes marques assez rapidement. On me laissait à peu près tout faire du moment que je contribuais au collectif comme n'importe quel membre. Dans un premier temps, j'ai donc participé aux différents groupes (chant, repas, écriture, assemblées générales). Puis j'ai rencontré des personnes, patients et soignants, désireux de participer activement au film. Nous avons donc sorti les caméras et le film a vraiment commencé. Certains ont pris le son, d'autres ont voulu faire des films autonomes. On a tourné quelques séquences à plusieurs. En parallèle une caméra enregistrerait les choses en train de se faire car j'imaginai qu'il serait difficile de faire exister tous ces éléments hétérogènes sans les contextualiser.

Initialement, je pensais qu'il serait possible de tourner le matin et monter l'après midi, mais j'ai bien vite réalisé qu'il y avait tant de choses à vivre au Centre, une réalité si dense à laquelle se confronter, qu'une telle ubiquité me serait impossible. Alors, j'ai réajusté les choses.

Il y a eu ces 3 mois de tournage à temps plein, puis des allers et retours durant 2 ans, pendant lesquels on

regardait des prémontage de séquences, on en reparlait, on enregistrait des retakes, des corrections. Et nous avons enfin remis au collectif le soin de traiter les questions de montage les plus sensibles, autour de la représentation de la maladie notamment : l'incohérence, la violence, le délire, etc. Le film s'est donc constitué ainsi, par croisement des regards et ajouts successifs.

MCW - Quel regard ce film porte-t-il sur le handicap ?

NC - Aucun je crois. Moi je n'avais pas de regard à porter sur le handicap puisque c'était l'expérience collective qui m'intéressait. Mais il est vrai que la question de la maladie l'a emporté dans le groupe puisque c'est le quotidien des personnages.

Toutefois, je ne pense pas que l'un d'entre nous aurait abordé la maladie sous l'angle d'un handicap. Il y a un texte au début du film qui dit : « Je suis autre, tout comme chacun, car qui est « comme les autres » ? Nous sommes tous autres ». Puis : « Je suis miroir. La folie des autres c'est sa propre folie qu'on ne veut pas voir. Nous sommes miroirs ».

Plus tard dans le film, un personnage souligne que « le problème ce n'est pas la folie, c'est la souffrance ». C'est peut-être la meilleure manière de qualifier le regard que nous portons sur cette question.

MCW - Quelles œuvres ou artistes vous ont inspirés dans le processus de création de *Nous, les intranquilles* ?

NC - L'influence principale, c'est l'expérience des groupes Medvedkine, impulsés par Chris Marker dans les années 60. Après la projection d'*A bientôt j'espère* (1968), dont certains ouvriers reprochent le point de vue inévitablement dominant (et peut-être voyeur) d'un cinéaste parisien, socialement et culturellement situé, Chris Marker invite les ouvriers à produire leurs propres films, de documenter par eux-mêmes leurs conditions d'existence.

De même pour *Nous, les intranquilles*, qui aurais-je été pour produire un point de vue légitime sur la maladie, la réalité que traverse les personnes que j'ai rencontré au centre Artaud ? J'ai simplement tendu la caméra. J'ai cherché à rendre possible un point de vue autonome, quoique cette tentative soit certainement limitée par certains biais (technique, continuité psychique, continuité du désir).

Parmi mes autres inspirations cinématographiques, il y a également *Les glaneurs et la glaneuse* d'Agnès Varda, pour le film que l'on voit à l'écran en train de se faire.

Du point de vue littéraire, ces quelques lectures m'ont travaillé pendant la réalisation : *Capitalisme, désir et servitude* de Frédéric Lordon, *Commun* de Pierre Dardot et Christian Laval, *La fabrique des imposteurs* de Roland Gori, mais aussi *Les vagabonds efficaces* de Fernand Deligny, quelques textes de Cornelius Castoriadis et de Frantz Fanon.

MCW – Et pour conclure, comment vous est venu ce titre *Nous, les intranquilles* ?

Comme toutes les grandes décisions de réalisation, le titre est le fruit d'une réflexion collective. Le « nous » est arrivé assez vite, comme une évidence. Ensuite nous avons essayé toute une série de substantifs, tous plus faibles ou stigmatisants. Puis quelqu'un a proposé « les intranquilles ». Ça nous a semblé à la fois propre à parler de la maladie, mais aussi de notre intranquillité à chacun, la mienne en particulier, dans ce monde d'injustice sociale, qui violente les êtres, normalise les singularités. On voit ce titre comme une invitation adressée au spectateur à être intranquille avec nous.

Nous avons appris par la suite la double filiation avec Gerard Garouste (peintre dont l'autobiographie s'intitule *L'intranquille*) et Fernando Pessoa (*Le livre de l'intranquillité*), ce qui n'était pas pour nous déplaire... C'est Pessoa qui écrit ces mots : « Je ne suis guère ému d'entendre dire qu'un homme, que je tiens pour un fou ou pour un sot, surpasse un homme ordinaire en de nombreuses occasions ou affaires de l'existence. Les épileptiques, en pleine crise, sont d'une force extrême; les paranoïaques raisonnent comme peu d'hommes normaux savent le faire ; les maniaques atteints de délire religieux rassemblent des foules de croyants comme peu de démagogues (si même il en est) réussissent à le faire, avec une force intérieure que ceux-ci ne parviennent pas à communiquer à leurs partisans. »

<https://www.moncherwatson.fr/single-post/2017/03/02/Nous-les-intranquilles>

L'équipe

Réalisation, scénario, prise de vues, prise de son Nicolas Contant et le Groupe Cinéma du centre Artaud

Avec Le Groupe Cinéma du centre Artaud, Nicolas Contant, Patrick Chemla, Jean Oury

Prise de vues additionnelles Olivier Jacquin

Montage Martin Hardouin Duparc, Nicolas Contant et le Groupe Cinéma du centre Artaud

Musique Thibault Lefranc

Montage son, mixage Benoit Perraud

Etalonnage Nicolas Vrignaud

Production Sanosi Productions

Nicolas Contant est directeur de la photographie, formé à l'ENS Louis Lumière. Son approche du cinéma se fait par la prise de vues, en prenant le temps de l'immersion. Comme cinéaste, ses films se situent à l'articulation du politique et de l'expérimentation formelle⁴.

Son premier documentaire *Sans savoir où demain nous mènera* (57min, 2010), coréalisé avec Clémence Ménard, est un road-movie portant sur le rapport entre hasard et incertitude, qui prend la forme d'un essai.

Acte de naissance (54min, 2012) est un portrait de femmes qui ont décidé d'accoucher chez elles.

Il a aussi réalisé quelques courts métrages, notamment *+96* (6min, 2012), contribution au projet collectif 100jours2012 qui a suscité chez Nicolas de nombreuses questions sur la création collective. Ce court porte sur la société de consommation et le sort des objets en bout de chaîne.

Il travaille également comme directeur de la photographies sur des documentaires (*Le Saphir de Saint Louis* de José Luis Guérin (Locarno 2015), *Tonnerre roulant sur Bagdad* de Jean-Pierre Krief (Arte), *Les âmes bossales* de François Perlier, etc.) comme sur des fictions (*La fille et le fleuve d'Aurélia Georges* (ACID 2014), *Nevers* d'Emilie Lamoine, etc.).

Enfin, Nicolas anime un atelier de prise de vues documentaire au master pro *Documentaire : Ecritures des Mondes Contemporains* de l'Université Paris 7.

Le Groupe Cinéma du centre Artaud est d'abord constitué de ceux d'Artaud que le film initié par Nicolas Contant a intrigué. Puis, dans l'esprit des groupes Medvedkine, le Groupe Cinéma, collectif informel et changeant, rassemble des individus, camarades, collègues, (« humains, artistes et poètes »), tous concernés par la représentation de la maladie et volontaires pour une expérience de cinéma collectif.

On y retrouve notamment Heval, Sophie, Clément, Fred, Umut, Faustine, Marieta, Matthieu, Christelle, Sébastien, Olivier, Laetitia, Monique, Marilyn, Lucie, Jean-Baptiste, Pierre, Vincent, Naïma, Jocelyne, Dominique, Valentin, David, Martial, Reine, Anifa, Jacques, Geoffrey...

⁴ « La politique, en effet, ce n'est pas l'exercice du pouvoir ou la lutte pour le pouvoir. C'est la configuration d'un espace spécifique, le découpage d'une sphère particulière d'expérience, d'objets posés comme communs et relevant d'une décision commune, de sujets reconnus capables de désigner ces objets et d'argumenter à leur sujet » (Jaques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*). L'art n'est pas politique parce qu'il parle ou pas de politique mais parce qu'il propose de nouvelles formes de découpage du monde commun ordinaire, une nouvelle distribution des rôles, des choses auxquelles nous pouvons être sensible, une sorte de droit de cité dans la poésie. Et l'art n'est pas autre chose.

Autour du film

Bande annonce : <https://vimeo.com/257725566>

Extrait : <https://vimeo.com/198998654>

France 3 : <https://vimeo.com/233179922>

Radio Télévision Suisse : www.rts.ch/play/radio/nez-a-nez/audio/nez-a-nez-avec-nicolas-contant?id=9036552&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da

Radio Primitive : http://radioprimitive.fr/podcastgen1.2/?p=episode&name=2017-09-07_ejintranquilles17.mp3

Mots clés : psychiatrie, désaliénisme, psychothérapie institutionnelle, organisations horizontales, collectif, autogestion, démocratie, normes, folie, Groupes Medvedkine

Et toute l'actualité du film sur www.facebook.com/nouslesintranquilles

Dimension politique, par Fred

Encore un ! C'est ce que beaucoup se sont dit quand Nicolas a débarqué à l'assemblée générale du centre Artaud, encore un journaliste qui vient chercher du sensationnel, et puis on discute avec lui, on fait connaissance, et finalement on l'intègre. On l'a beaucoup taquiné parce qu'on a bien senti qu'il ne savait pas trop ou cela allait le mener, mais assez rapidement des idées ont surgit et le projet du film collectif est né. Il n'était pas question de montrer la folie sous une forme violente, pas question de misérabilisme, de stigmatisation, l'ambition de son projet c'était de parler du « collectif » et on peut dire que dans ce centre de jour il est bien tombé pour aborder ce sujet.

Nicolas est arrivé un autre jour avec un sac rempli de caméras, de caméscopes, de micros et de matériel divers. Nous étions une petite dizaine à nous réunir régulièrement, souvent les mêmes et parfois de nouveaux venus qui ne faisaient que passer, à notre guise et en fonction de notre état, chacun y allant de sa suggestion, de sa remarque. C'était pour beaucoup l'occasion de se saisir soi-même d'une caméra pour montrer ou dire quelque chose. Certains avaient déjà une idée précise de ce qu'ils souhaitaient montrer ou mettre en scène. Il y a eu des phases vraiment collectives où nous réfléchissions aux messages que nous voulions faire passer, et d'autres moments où l'une ou l'un d'entre nous partait avec Nicolas et la caméra de son choix pour tourner sa séquence ; les caméras circulaient de mains en mains dans l'institution, les prises de vues s'enchaînaient, les visionnages aussi.

Pendant les phases de travail collectif nous avons beaucoup ri, je me souviens particulièrement de la séance où il a débarqué avec un enregistrement vidéo de la réunion institutionnelle qui se tient le jeudi entre les professionnels qui bossent au centre de jour. Pour beaucoup d'entre nous cette réunion hebdomadaire est un grand mystère, il nous a proposé de regarder ce moment, une discussion s'est engagée pour savoir si oui ou non nous voulions entendre ce qui se disait. Finalement nous avons opté pour ne pas savoir, et nous avons proposé de faire un doublage son sur les images, ça donne ce qu'on peut voir dans le film.

Les prises de vue ont duré trois mois, ensuite il y a eu beaucoup d'aller-retour entre nous et Nicolas pour le montage. Certaines séquences rediscutées voire remontées ou tournées à nouveau. Pour nous finalement c'est une occasion en plus de témoigner, d'aborder des thèmes qui nous sont chers, les soins en psychiatrie, la psychothérapie institutionnelle, tenter de démystifier la folie, démontrer qu'une prise en charge des fous respectueuse est possible... Dans ce film beaucoup de points sont abordés, la folie et le délire, l'hospitalisation, l'importance de la diversité des lieux où nous pouvons nous rendre (le CMP/CATTP⁵, les clubs thérapeutiques, le GEM), le jardin, les réunions de l'association Humapsy, la politique, les assemblées générales, les liens de confiance qui se tissent entre patients et soignants, le désaliénisme...

Plus de cent heures de rush, un gros travail pour faire le tri, sélectionner, agencer, donner une forme. Inévitablement à la fin ça donne un film un peu militant, preuve de notre « survivance », un film qui raconte comment tout en gardant nos singularités nous parvenons à faire fonctionner des collectifs qui permettent à un ensemble de tenir.

Puis une fois le film terminé, les projections. J'en aurais fait des voyages pour ce film, souvent à Paris, une fois avec Pierre Dardot aux 7 Parnassiens, une autre fois à Beaubourg, mais aussi à Oléron et Bruxelles, quand d'autres sont allés à Blois, Poitiers, Rennes, Angers, Cholet, en Alsace. Le dernier déplacement à Bruxelles c'était vraiment intéressant, il a permis de belles rencontres, avec deux personnes qui représentaient une association de patients, une psychologue, deux travailleuses sociales... C'est une expérience curieuse que d'accompagner « le film », il y a la concertation, qui y va ? Comment on y va ? Puis l'organisation du voyage, le voyage, qui peut aller loin. Je me suis retrouvé sur une île par exemple, bon c'était l'île d'Oléron mais étant rémois c'est quand même un voyage. Je me suis dit qu'il faudrait que j'y revienne. L'océan, le port, la cote, la citadelle, impressionnant morceau de pierre et de béton, face aux marées.

La rencontre avec les organisateurs, jamais les mêmes, toujours sympa, ensuite vient la projection, et c'est le moment de la discussion avec le public. Souvent la salle comble, jusqu'à deux cents personnes, parfois il n'y a que vingt spectateurs. Il y a ceux qui se lèvent et partent sitôt le générique terminé, ceux qui restent et posent trois questions, les timides qui n'osent pas dire le fond de leurs pensées, les professionnel(le)s qui aimeraient en prendre de la graine et ceux qui continuent à dire que la remédiation cognitive et la psychoéducation, l'éducation thérapeutique sont de biens meilleurs traitements, alors on en parle. C'est à la fois impressionnant et passionnant, à chaque fois les échanges se poursuivent en dehors de la salle, on fait des projets, on dit qu'on va se revoir. Et souvent la même question revient : pourquoi « les intranquilles » ?

Une dimension politique finit toujours par infuser dans les débats, évidemment. Le film met en lumière une pratique d'un soin de l'autre qui produit des effets, il est propice à faire la démonstration d'une forme de « rétablissement », parce qu'il faut être à minima en forme pour accompagner cette production collective devant des gens qu'on ne verra probablement qu'une fois.

Fred

<https://humapsy.wordpress.com/2018/02/20/un-texte-autour-de-nous-les-intranquilles/>

⁵ CMP : Centre Médico Psychologique

CATTP : Centre d'Accueil Thérapeutique à Temps Partiel, ou centre de jour

GEM La locomotive : Groupe d'Entraide Mutuelle, <http://gemlocomotive.wordpress.com>

Humapsy : association fondée par des patients, <http://humapsy.wordpress.com>

Message d'un terrien qui n'est plus en détresse par Sébastien

Ce film est une histoire, une belle histoire ! C'est une histoire qui a une histoire. Au départ nous ne savions pas où cela allait nous mener. On ne savait pas que nous traverserions la France pour le représenter, l'accompagner. Ce film est aussi, un message. Il montre toute l'humanité que nous avons en nous, il porte en lui ce qui nous lie et nous rapproche. Chacun des participants livre une part de lui-même, fait cadeau de ce qu'il est et de ce qu'il ressent. Pour moi, ce film réalisé avec Nicolas Contant est une oeuvre à part. Partout où nous l'avons accompagné il a été bien accueilli ; aussi bien par les spectateurs lambda, que par les professionnels et les personnes en souffrance psychique qui l'ont vu.

Ce film est un exemple de ce qui peut se réaliser de manière collective, dans le respect de la singularité de chacun d'entre nous. Son originalité, sa poésie, sa faculté à capturer les instants, les moments de nos vies, en fait un témoignage. Il n'est pas plus beau, pour les patients qui y ont participé, que les moments où la salle rie ou s'étonne, quand les débats sont riches d'enseignement, quand les applaudissements retentissent à la fin de la projection, et quand les professionnels et les patients nous disent merci. Je suis fier d'avoir participé à cette aventure, je suis fier du film, je suis fier de mes amis, de mes soignants qui gentiment nous ont aidé, guidé, soutenu. Je suis fier de l'image donnée par ce film et de cette autre psychiatrie, de cette pensée magnifique, de cette vision qui nous permet de nous exprimer, d'exister, de goûter au bonheur et d'être reconnus aussi comme des artistes.

Oh! Je ne me prends pas pour une vedette, je ne revendiquerai ni oscar ni césar, mais seulement la reconnaissance de notre statut d'êtres humains à part entière. Nous sommes peut-être des résistants...

Sébastien

Des spectateurs l'ont dit

Après une trentaine d'avant-premières et près de 4000 spectateurs, l'émotion et le débat furent au rendez-vous. Voici une sélection de ce qui a été dit du film :

Magnifique de sensibilité et d'humanité
Elisabeth

Juste et bienveillant
Clara C

Une vraie œuvre de cinéma, un vrai geste, une démarche forte, riche assumée, impressionnante
Antoine

Perpétuel mouvement, ce processus est vraiment ultra intéressant
Marguerite

Juste et bienveillant
Clara

Expérience humaine et cinématographique
Radio Primitive

Nécessaire
Patrick

Ça m'a fait du bien de voir ce film, j'ai senti un truc très humain, un peu enveloppant, rassurant vrai
Comme des fous

Génial
Odile

Brillant et passionnant
Bénédicte

Bluffé par ce film, par sa liberté, son élan vital, sa profondeur et sa fantaisie. Un film décoiffant tant sur le fond que sur la forme. On se sent bien dans ce film fraternel et on en sort réconforté. Grand bravo pour ce travail engagé, généreux et talentueux !
Edouard

Poétique, tendre et même parfois humoristique
Dernières nouvelles d'Alsace

Un film sensible et émouvant, totalement atypique
France 3

Film qui tente de s'explorer lui même sans imposer une forme préconçue. C'est une sorte de film laboratoire et j'aime sa forme un peu déconstruite, presque expérimentale parfois. Une force véritable émerge du propos jusqu'à la fin, quelque chose de ténu transverse cette dernière partie et donne toute la puissance au film.
Xavier

Poignant
Céline

Excellent
François

Magnifique
Philippe